

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Savanes

Joël Des Rosiers, *Savanes*, Montréal, Triptyque, 1993, 100 p.

Joëlle Vitiello

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vitiello, J. (1993). Review of [Savanes / Joël Des Rosiers, *Savanes*, Montréal, Triptyque, 1993, 100 p.] *Lettres québécoises*, (72), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Savanes

Dès le titre du recueil, Joël Des Rosiers nous entraîne dans un univers poétique métis.

POÉSIE
Joëlle Vitiello

SAVANES, NOUS CONFIE JOËL DES ROSIERS en épigraphe du poème, trouve son origine étymologique dans la langue des Tainos, les «premiers habitants d'Haïti» (p. 7), son île natale. Par ailleurs, le terme apparaît dès le dix-septième siècle en terre québécoise¹. La marque du pluriel, logée silencieusement dans le titre, indique la double appartenance dans laquelle le poète se situe : d'une île à l'autre, d'une rive à l'autre, il nous livre sa quête intenable de l'origine. Quête intenable, d'autant plus vouée à l'échec qu'elle se fonde dans une identité aux multiples fragments, née de l'arrachement douloureux à la terre africaine, de la destruction des peuples pré-colombiens dans les Antilles, et du viol européen perpétré sur des territoires, des corps et des langues. L'exil dans l'île. Le métissage s'est accompli dans la violence.

Savanes est, nul doute, l'ouvrage le plus complexe de Joël Des Rosiers, tout en étant plus émouvant, plus accessible aussi, que *Metropolis Opéra* et *Tribu*, textes prometteurs, mais désincarnés en comparaison. Dans ce recueil, l'écriture est à nouveau résolument postmoderne : chaque page nous offre un fragment de texte, une bribe de mémoire collective, un appel de voix africaines s'incrétant dans nos références occidentales, telle l'allusion à la diversité des mondes contenue dans le rappel de la présence d'Eurybiade chez Homère ou à la légende de la reine baoulé qui, pour sauver son royaume, dut sacrifier son enfant.

La première partie du poème, «L'origine du monde», s'ouvre en pleine mer, sur les fractures imposées par la traversée destructrice des navires de Christophe Colomb. Traversée parsemée de cadavres et de corps aux cris étouffés, autant d'îlots submergés devant la déportation en terre encore étrangère. Perte de vie, perte de parole. Lentement, le poète redonne forme à ces cris et accomplit une autre traversée, en sens inverse, non plus sur les mers, mais dans les nuages, celle du retour à l'île.

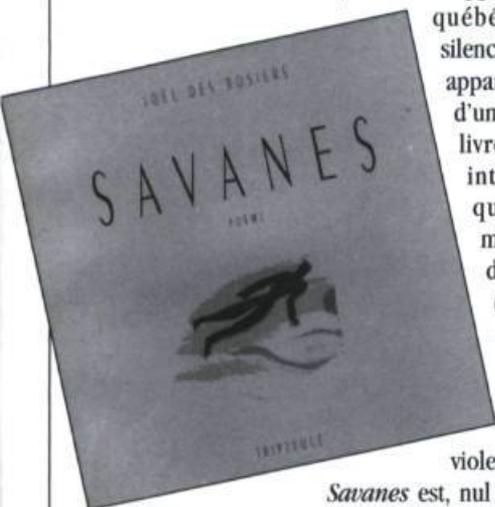
La référence au *Cabier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, incontournable pour tout poète des îles, s'impose; elle est présente sous forme d'hommage, dont celui-ci, qui se présente comme une recherche généalogique :

*toi Césaire qui aimas Homère vieil
d'un patrem habeo
ainsi qu'un enfant j'appris à l'aimer
la phrase a besoin du père* (p. 76)

Le poème se révèle être d'une extrême cohérence : chaque fragment peut se lire comme s'il constituait un texte complet. Mais il occupe une place précise dans l'architecture poétique : le morcellement choisi par Joël Des Rosiers dépasse la simple recherche esthétique et renvoie à l'espace géographique des Antilles, que déjà, Césaire comparait à des cicatrices aux contours écorchés. La traversée de la mémoire rejoint le voyage dans l'espace et dans la langue. Le poète n'a rien laissé au hasard. L'esthétique s'unit à l'éthique et à la logique formelle, systématique. La trajectoire du poète, familier des théories médicales, scientifiques, psychanalytiques, cybernétiques et mathématiques qui prêtent au monde littéraire de si nombreuses métaphores, oscille entre l'expression d'une dimension fractale du «je» poétique et l'expression d'une mémoire collective bafouée, fondée sur le désir et le manque d'une possibilité de réintégrer le monde originel. Joël Des Rosiers déconstruit cette dynamique en mettant en relief ses stratégies polysémiques :

*il y eut un blanc à l'origine
cela relève du malheur
[...]
voilà ce qui restera de nos vies
il y eut un blanc de mémoire
nous séjournons dans ce blanc impossible
à éprouver
nous portons la langue ennemie* (p. 86)

La même cohérence s'applique aux références intertextuelles. Les références à Homère, Césaire, Mallarmé, Saint-John Perse, Stephen Alexis, Daniel Maximin, Bernard Dadié et Maryse Condé entre autres.



Violence et urbanité

Dans la visite des îles, en seconde partie du poème, l'urbanité fait irruption avec ses violences ordinaires : images fragmentées de taxis, d'avions, de bars, d'hôtels, qui ne sont qu'une continuation d'une violence plus ancienne et plus charnelle, passerelles de l'Occident à la recherche d'exotisme dans les îles. Mais l'apaisement a aussi sa place dans le texte, symbolisé notamment par l'union des corps. La première partie du poème est plus sereine et comporte une grande douceur. La mère, l'amante, la marraine sont présentes, consolatrices. L'amour répare, efface même la souffrance, du moins pour quelques instants :

*tu déposes sur mon os le poids exact
de la souffrance
ton corps est le corps parfait du poème
les cassures de tes lombes c'est tiédeur
de savanes
comme on vient à baïr le lieu de naissance
le suicide des ancêtres allongeant la nuque* (p. 40)

Cet amour associé au retour vers les îles dans la sérénité renvoie au refus du retour dans l'île natale dans «Le Fracas Des Rosiers» : «*je ne retournerai point/sous la tiédeur des vérandas*» (Metropolis Opéra, p. 67)². Dans *Savanes*, le retour se fait dans la joie : «*l'ayant*

reconnue sans jamais l'avoir vue/avant que la ville ne sombre en la mer du Pérou/heurteront/ses temps du baiser sous la véranda» (p. 30). L'image évoque le retour de l'enfant prodigue et surtout un continuum entre les textes.

Le mystère du poème

L'hermétisme de certains passages ne retire rien au plaisir de la lecture, que l'on peut faire en soi ou à haute voix pour se laisser porter par la poésie des sons. Le lecteur bute inévitablement sur certains termes, qui confèrent une partie de son mystère au poème. *Savanes* s'offre à de multiples lectures, que l'on se laisse porter par la texture des mots ou que l'on soit à l'affût de la logique fractale du texte. L'archéologie poétique de ces voix ensevelies mérite de trouver ses lecteurs.



1. Intervention de Joël Des Rosiers au dernier Colloque international sur la francophonie organisé par le CALIFA à Ottawa, 22-24 octobre 1993.

2. Voir à ce sujet la remarque de Max Dorsinville dans *Solidarités* qui y voit un refus temporaire.



Joël
Desrosiers

MOEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

LA RÉSISTANCE À L'ÉCRITURE

numéro dirigé par Lysanne Langevin
avec des textes de :

- Denise Desautels
- Claude Beausoleil
- H. Lesage
- Nicolas Dickner
- Marcel Labine
- Pierre Ouellet
- Normand de Bellefeuille
- Paul Chamberland
- Réjane Bougé
- Raymond Paul
- André Brochu
- Christian Mistral
- Louise Forget
- Mario Cholette
- Jean-Marc Desgent
- Pierre Manseau
- Guylaine Massoutre
- Lisa Carducci
- Madeleine Ouellette-Michalska
- Jean-Claude Brochu

ABONNEMENT

PRIX TAXES INCLUSES

TOUT ABONNEMENT DONNE DROIT
À UN TITRE DES ÉDITIONS TRIPTYQUE

INDIVIDU : 1 AN : 30 \$ INSTITUTION : 1 AN : 55 \$
2 ANS : 55 \$ 2 ANS : 100 \$

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Téléphone _____

Je m'abonne à partir du n° _____

Retournez ce bulletin et votre chèque ou mandat-poste
à l'ordre des ÉDITIONS TRIPTYQUE

TRIPTYQUE

François Landry LE COMÉDON

(roman)

22,00 \$ • 414 pages

« Un divertissement total... M. Landry sait accrocher son lecteur. Le rythme est bon, le suspense est bien dosé, l'humour arrive à point et les dialogues sont nets, vivants.

Il suffit donc de se laisser embarquer dans les bateaux que montent les héros, d'apprécier la psychologie très juste des personnages, surtout celle du policier Mourhu, et d'essayer d'imaginer peu à peu, tandis que passent les heures et que vient l'aube, un dénouement qui sera évidemment contredit. »

Réginald Martel, *La Presse*



C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 524-5900